

PIONNIER DE LA FORESTERIE

ANDRÉ LAFOND

Ancien doyen de la Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique de l'Université Laval et cofondateur de Forêt Montmorency



SHFQ: Dans un premier temps, M. Lafond, pouvez-vous nous parler de vos origines familiales ?

AL: Je suis né à Montréal, le 1^{er} juillet 1920. Toute ma famille est montréalaise. Il y a un parc Lafond sur la terre de mes ancêtres, à Montréal. Mes ancêtres sont de Gascogne.

« C'est d'ailleurs monsieur Dansereau qui est coupable de ma venue à l'École forestière parce qu'on rêvait d'établir un institut de recherche forestière lié au Jardin botanique de Montréal. »

J'ai fait mes études primaires à l'école Saint-Marc et mon cours classique, jusqu'en rhétorique, au collège Saint-Ignace, chez les Jésuites, qui est disparu maintenant. J'ai fait ma philosophie à Brébeuf d'où j'ai été expulsé pour avoir lu un livre de Henri Bergson que m'avait prêté Pierre Dansereau et qui était à l'index. C'est d'ailleurs monsieur Dansereau qui est coupable de ma venue à l'École forestière parce qu'on rêvait d'établir un institut de recherche forestière lié au Jardin botanique de Montréal.

Je suis venu donc en 1942 à l'École d'arpentage et de génie forestier de la Faculté des sciences, où j'ai passé quatre ans, sous la protection de Louis-Zéphirin Rousseau qui a été vraiment mon maître en foresterie et en bien d'autres choses.

SHFQ: Aviez-vous déjà un intérêt à ce moment-là pour les sciences naturelles ou pour la forêt ?

AL: Oui, je travaillais pour Pierre Dansereau comme assistant et avec le frère Marie-Victorin au Jardin botanique de Montréal.

SHFQ: C'était une bonne école ?

AL: Oui, oui.

SHFQ: Donc, vous entrez à la faculté...

AL: J'entre à la faculté et je fais mon cours d'arpentage ainsi qu'un cours de génie forestier. La majorité des cours, pendant les deux premières années, étaient des cours de mathématiques. Les mathématiques me répugnaient particulièrement. J'avais un grand goût pour les sciences naturelles.

Quand j'ai fini, j'ai obtenu mon diplôme d'ingénieur forestier. On m'avait offert évidemment de retourner à Montréal. Georges Maheux m'avait offert aussi une bourse du ministère de l'Agriculture. Finalement, je préférais la foresterie à tout le reste parce que c'était plus global. J'ai donc obtenu une bourse du ministère des Terres et Forêts, et je suis allé étudier sous les conseils de M. Rousseau avec le docteur Sergei Alexandrovitch Wilde qui est devenu un de mes très grands amis. J'ai obtenu un doctorat après trois ans et demi, quatre ans, de l'Université du Wisconsin, à Madison.

Quand j'ai fini mon doctorat, je suis revenu. J'ai travaillé un an aux Terres et Forêts.

SHFQ: À cette époque, vous travailliez n'est-ce pas avec Robert Bellefeuille au ministère des Terres et Forêts ?

AL: Robert Bellefeuille, c'était un amateur botaniste. C'était un des rares forestiers qui connaissaient la flore. Il connaissait toutes les espèces.

Moi, je trouvais qu'on ne connaissait pas les forêts, les forêts de feuillus du Québec. Les gens faisaient de l'exploitation dans la forêt de résineux: on ne connaissait pas l'érablière. J'avais travaillé beaucoup avec Pierre Dansereau et je disais que les forêts des régions du Québec devaient être connues. D'ailleurs, mes premiers étudiants faisaient l'apprentissage des feuillus, parmi eux Gilles Ladouceur dont la thèse de maîtrise et la thèse de doctorat ont porté sur les érablières rouges. Il y avait également un étudiant suisse qui était là en échange à qui j'ai fait faire une étude sur le bouleau gris pour qu'on connaisse une forêt autre que la forêt de conifères.

Robert Bellefeuille et moi partions ensemble tous les deux et allions faire des excursions de botanique. On étudiait les types forestiers des forêts feuillues. Je prenais des échantillons de sol. L'université, la faculté, avait engagé un chimiste, un professeur de chimie, Philippe Amyot, qui est mort d'un cancer du cerveau, et



Discussion avec Cyril Gélinas, historien, à gauche et M. André Lafond, à droite.

Trinité où j'ai trouvé une colonie d'érables à sucre. Bellefeuille et moi faisons de la botanique, de la pédologie. De mon côté, je me suis mis à faire de l'analyse à mon compte. On a recueilli comme ça une documentation qui a été entièrement conservée. Quant à Robert Bellefeuille, il donnait des cours de dendrométrie et d'aménagement.

SHFQ: Quand vous avez quitté le Service forestier, le ministre a dit quoi?

AL: «Tu fais bien de quitter. Il ne paie pas assez.»

SHFQ: Ah oui?

AL: Bien oui. J'étais engagé à l'Université Laval. Le ministre a dit: «Ah oui, l'Université Laval? Vous avez un doctorat?» Il a ajouté: «Vous faites bien de quitter le Service forestier. Il ne paie pas assez.» J'avais mille huit cents dollars de salaire par année (ce n'était pas beaucoup) au gouvernement. En entrant à l'Université Laval, j'en avais trois mille cinq cents. Ce n'était pas beaucoup non plus.

«La première maîtrise et les premiers doctorats de la Faculté de foresterie ont été de mes étudiants.»

M. Rousseau m'a fait engager comme professeur à la faculté. Entretemps, l'École d'arpentage et de génie forestier était devenue la Faculté d'arpentage et de génie forestier. Elle ne dépendait plus de la Faculté des sciences au grand soulagement de tout le monde. Ma lettre d'engagement, que j'ai encore, me dit que je suis professeur de botanique forestière, d'écologie forestière, de physiologie forestière, que j'ai des cours de botanique de la première à la quatrième année - tous les cours

qui était le neveu d'Amyot qui avait donné des octrois à l'université pour bâtir un cours de chimie. Il avait été engagé comme professeur. Moi, quand je suis revenu de Madison, je lui ai fait faire des analyses de sol; il avait un doctorat en la matière. Je recueillais des échantillons de sol et d'humus que j'ai encore - j'en ai quarante volumes. J'ai aussi écrit un volume sur la flore du Québec, la forêt du Québec, que je n'ai pas publié au grand dam de Pierre Dansereau. On était tellement occupés à bâtir toutes sortes de choses que, finalement, on ne trouvait pas le temps de publier. Et on faisait des analyses de sol et de végétation comme ça, sur les forêts du Québec, en particulier sur les forêts feuillues.

Bellefeuille, pour sa part, dès qu'il avait une chance, il faisait des tours d'inspection des plans d'aménagement. Les plans d'aménagement, ça consistait à remplir un paquet de formulaires qu'avait inventés Bellefeuille. Il y avait des calculs de possibilité. C'était bien fait, mais ça devenait un peu routinier.

SHFQ: Comment ça fonctionnait, le calcul de possibilité forestière à cette époque?

AL: Ils prenaient le volume total de la forêt, puis ils calculaient une révolution par une formule qu'ils empruntaient aux Allemands ou aux Français. Ils trouvaient la révolution moyenne d'après cette formule-là: c'était soixante-sept ans et demi. Alors, ils divisaient par soixante-sept et demi, et ça leur donnait le volume de bois qu'ils devaient couper chaque année. Ça, c'était la base de la concession qui avait déjà été délimitée. Les compagnies délimitaient leur concession. Elles avaient de l'argent. Elles louaient des avions, survolaient la forêt vierge et faisaient un trait autour des forêts brûlées. La plus belle forêt était mise dans la concession qui était fixée par un arrêté en conseil. Ensuite, le concessionnaire faisait un inventaire et, là, il déterminait la possibilité. Après ça, il coupait. Les vieux forestiers disaient: «On n'a jamais coupé plus que la possibilité.» C'est vrai. La Consolidated Paper n'a jamais coupé plus que la possibilité. La C.I.P. n'a jamais coupé plus que la possibilité. C'était vrai. L'inventaire avait été produit. Mais quelle possibilité?

Ainsi, j'ai commencé à étudier les sols en Abitibi. Ensuite, je suis allé sur la Côte-Nord. Je suis allé à Baie-

de botanique, en fait, tous les laboratoires - et que je dois m'occuper en plus de développer l'enseignement pour les gradués de la maîtrise. La première maîtrise et les premiers doctorats de la Faculté de foresterie ont été de mes étudiants. J'en suis très fier. J'ai donné approximativement quarante maîtrises et quatorze doctorats.

SHFQ: Peu après votre entrée en 1951-52 commence l'aventure des forêts expérimentales.

AL: Moi, quand je suis allé aux États-Unis, mes confrères, dont l'un est devenu doyen de l'École forestière de l'Oregon, l'autre, doyen de l'École de foresterie et d'environnement de l'Université Yale, avaient chez eux pratiqué comme étudiants sous-gradués, comme étudiants de premier cycle, dans des forêts expérimentales: la forêt de Harvard qui existait depuis 1893¹ si je ne m'abuse, la forêt de Yale et les forêts de Syracuse qui comportaient cinq forêts expérimentales. Une province, comme la province de Québec, dont les forêts sont tellement importantes de même que l'industrie forestière qui, à la fin des années 1940-50, après la guerre, était extrêmement prospère, et les ingénieurs forestiers qui n'allaient jamais en forêt, qui n'avaient pas de forêt pour pratiquer, montrer aux gens comment planter, etc. avaient également besoin de forêts expérimentales². Alors, je me suis dit, quand j'ai été engagé à l'université: «On va trouver des endroits pour pratiquer la foresterie.»

SHFQ: C'est vous qui avez amené cette idée-là ?

«C'était des hommes qui vivaient de la foresterie, qui avaient la foresterie dans le sang, qui voulaient que la foresterie au Québec progresse de toutes les façons possibles.»

AL: Avec d'autres. Il y avait des gens réceptifs. Il faut le dire, il existait un petit groupe de forestiers indépendants, des hommes extraordinaires qui sont totalement oubliés aujourd'hui, dont M. Boutin qui était chef du Service forestier, M. Lussier, M. Bourget qui avait un bureau d'ingénieurs-conseils et M. Zéphirin Rousseau. C'était des hommes qui vivaient de la foresterie, qui avaient la foresterie dans le sang, qui voulaient que la foresterie au Québec progresse de toutes les façons possibles. Ces gens-là étaient

extrêmement ouverts et, quand je suis arrivé à la faculté, j'ai été accueilli par eux.

On avait des cours à la Faculté de foresterie de 8 h 30 le matin à 5 h le soir, tous les jours, y compris le samedi matin. Nous avions congé le mercredi après-midi. On avait formé un comité où tous les forestiers étaient invités: M. Fernand Boutin, M. Robert Bellefeuille qui travaillait au gouvernement, M. Marie-Albert Bourget, M. René Richard qui travaillait au ministère de la Colonisation et d'autres, et nous discutons du programme de foresterie. Évidemment, la question des forêts expérimentales est arrivée, et nous avons commencé par acheter des lots à même nos argents. Ce n'était pas beaucoup, des terres abandonnées à Saint-Jean-Chrysostome sur



M. André Lafond, à gauche et M. Denis Robitaille, président de la SHFQ, à droite.

1. La Harvard Forest Experimental a été créée en 1907.

2. Remarques de Patrick Blanchet : En fait, depuis la création de l'École forestière de l'Université Laval en 1910, les étudiants ont accès à des forêts, dont celle du Petit-Cap à Saint-Joachim (propriété privée du Séminaire de Québec) et celle de la pépinière de Berthier (propriété du ministère des Terres et Forêts du Québec). À partir de 1933, ils ont accès et suivent des stages à la forêt expérimentale de Duchesnay (propriété du ministère des Terres et Forêts du Québec). Toutefois, aucune de ces institutions n'est le fruit de la stricte gouvernance d'un programme de recherche de la part des professeurs de l'École forestière de l'Université Laval.



M. Lafond, collectionneur, devant sa bibliothèque de livres anciens de foresterie. Il possède, entre autres, des originaux de Duhamel du Monceau et de Henri Cotta.

la forêt de Beauséjour. Si vous avez la chance d'aller la voir, c'est extraordinaire. Moi, je n'étais pas allé depuis dix ans l'année dernière et je suis pratiquement tombé sur le dos.

On demandait aux étudiants, qui faisaient un mois de travaux de pratique au mois de mai, de faire des plantations. Robert Bellefeuille et Roger Gosselin montraient aux étudiants comment les faire. On a commencé à enseigner la fertilisation. Les forestiers disaient que si les arbres étaient jaunes quand ils plantaient, c'était parce qu'ils manquaient d'eau. Ils manquaient, en réalité, de potassium, de magnésium et d'azote. On avait vu ça aux États-Unis. C'est ce dont on les a instruits pour ensuite faire les plantations. On a d'abord acheté un lot à Saint-Jean-Chrysostome, qu'on a payé 250 \$ ou 300 \$ à ce moment-là, et on a acheté par la suite d'autres lots, de sorte qu'on a eu un mille carré qui est passé au fonds de recherche. Subséquemment, on a acheté des lots à Saint-Raymond. L'idée était d'avoir des terres aban-

données. Sur la Rive-Sud ou sur la Rive-Nord, les sols ne sont pas les mêmes. On y a fait des plantations. Tout cela était bien beau et bon, notamment pour les plantations et la fertilisation, mais il restait que les ingénieurs forestiers, qui faisaient des travaux pratiques, n'avaient pas d'endroit où pratiquer l'exploitation forestière comme elle devait se pratiquer.

SHFQ: Vous avez reboisé, mais est-ce qu'il y avait un résidu de forêt, même dégradé, sur ces lots-là ou étaient-ils complètement nus ?

AL: Non seulement c'était nu, mais ça avait été cultivé et abandonné en 1933, lors de la crise, et le sol était complètement épuisé. Même les bouleaux gris montraient des carences. Là, on s'est mis à étudier les carences, l'hydroponique, etc. Les étudiants apprenaient à planter, à fertiliser, à aménager, à faire de la sylviculture et un peu d'éclaircie. À Beauséjour, il y avait des blocs de forêt, de la forêt feuillue. L'érablière qui est là, on l'a aménagée. Elle était épuisée, il ne restait rien dedans.

Pour continuer ce qui a été énoncé précédemment, un mercredi après-midi, on s'est dit qu'il serait nécessaire de pouvoir accéder à une forêt où les étudiants pourraient pratiquer et voir comment on fait de l'exploitation forestière et comment on aménage une forêt commerciale. Alors, un comité a été nommé. Il était composé de trois membres : Robert Bellefeuille, Roger Gosselin et moi-même. Nous avons été mandatés pour trouver un endroit assez grand avec une forêt normale, représentative, etc. sur laquelle nous aurions les droits. Les étudiants pourraient passer un mois, une année, trois mois à faire des travaux en forêt et, donc, acquérir de la pratique qui leur serait bien utile dans l'industrie forestière ; ils s'y trouvaient amplement de travail à l'époque. On leur faisait remesurer des places-échantillons permanentes. On leur faisait remplir des formules de mesurage qu'on n'avait pas eu le temps de faire. On leur faisait faire du travail de commis. C'était des fourretouts à bien des endroits. Un grand nombre d'entre eux, presque la majorité, étaient payés, mais ils n'apprenaient pas grand-chose en foresterie. Alors, M. Gosselin, M. Bellefeuille et moi, tous les mercredis et en d'autres temps libres, on partait dans la province de Québec pour chercher un endroit où on pourrait trouver ces conditions-là. On est allés dans la région de Saint-Camille, dans Kamouraska, on est allés dans le parc des Laurentides et dans la Seigneurie de Lotbinière que nous avons d'ailleurs failli obtenir.

Toujours est-il qu'on est arrivés dans le parc des Laurentides. Là, il y avait de la forêt. Sacré problème ! Toute la forêt du bas appartenait au Séminaire qui l'exploitait déjà avec des contrats. Tout de suite en haut, dans la Montmorency,



M. Lafond commentant plusieurs des photos disponibles dans la base de données de la SHFQ.

L'Anglo Canadian Pulp and Paper avait la concession de la rivière Montmorency. À cette époque, le doyen de la faculté était M. Edgar Porter qui avait été l'ingénieur forestier de l'Anglo et qui avait exploité la Montmorency où, d'ailleurs, j'ai fait mes travaux pratiques comme étudiant en exploitation forestière, en 1944.

On a donc pris la partie ouest du bassin de la rivière Montmorency, à l'ouest du lac des Neiges, et on a fait un plan d'aménagement. On se rendait jusqu'à la forêt feuillue du Séminaire de Québec. Ensuite, on tombait dans la forêt de sapins et de bouleaux et, en haut tout à fait, on était dans la forêt d'épinettes noires. On avait les trois grands climax du Québec et donc on pouvait pratiquer trois types de sylviculture. Ainsi, les forestiers du Québec sortiraient, après trois mois d'expérience, avec une idée, tout au moins une manipulation de ces trois forêts.

Edgar Porter était très intéressé à la forêt Montmorency. Il y avait travaillé des années, il la connaissait sur le bout des doigts. Mais la forêt avait tout été coupée, sauf en de petits endroits.

L'Association de l'industrie forestière a nommé un comité qui s'occupait de la question de la rétrocession de la concession forestière. C'était un comité où se trouvaient seulement les présidents de compagnies, par exemple ceux de la C.I.P. et de la Consolidated

Paper, quelques professeurs, dont Edgar Porter, Robert Bellefeuille et moi-même. Nous nous réunissions au Cercle de la Garnison et au Cercle universitaire. L'Anglo détenait des droits depuis vingt-cinq ou trente ans, et ce, même si elle n'exploitait plus cette concession. Les activités de la compagnie étaient plutôt situées sur la Côte-Nord, à Forestville. C'est d'ailleurs Edgar Porter qui a fondé Forestville, qui l'a bâtie, pendant qu'il était là. D'une affaire à l'autre, l'idée de rétrocession a fait son chemin. On l'a plaidée lors de réunions, de grandes réunions très sérieuses, excellentes, jusqu'au moment où le gérant de la Quebec North Shore, John Soul, qui était un de mes bons amis incidemment, a dit: «Comment voulez-vous qu'une bande de

professeurs d'université exploitent d'une façon crédible une forêt? Ils ne connaissent pas ça. Ils ne sont bon à rien en exploitation.» Et pouf! Une partie de la forêt est partie. La forêt a été rapetissée à vingt-cinq milles carrés des cent milles carrés qu'elle était, ou à peu près. Et nous sommes restés simplement dans la forêt de sapins avec un petit bout de forêt d'épinettes noires au nord puis sur les sommets.

Dans le comité, il y avait des sous-ministres. C'était une chose qui se discutait directement au bureau du premier ministre. Le premier ministre était d'accord pour nous donner ces vingt-cinq milles-là. Le gouvernement a donné deux cent milles carrés à l'Anglo sur la Bersimis.

SHFQ: Huit fois plus?

AL: C'est à peu près la sorte de mathématiques qui existaient dans ce temps-là! Mais on a eu la forêt. Lesage exigeait qu'on paie des droits de coupe parce qu'il disait: «Est-ce que c'est possible qu'il y ait du bois qui se coupe sur des terres publiques sans payer de droits de coupe?» et nous accorda un bail



amphéotique qui a disparu avec le CAAF. Donc, nous avions la forêt pour quatre-vingt-dix-neuf ans, ce qui nous permettait d'entreprendre des travaux à long terme, étant donné la longueur de révolution des coupes de bois à cette époque.

« Alors, l'architecte a eu l'idée de bâtir l'édifice en cercle, comme les anneaux de croissance des arbres, ce qui nous permettait d'avoir le maximum de soleil, étant donné l'angle de la montagne derrière, et d'apercevoir le coucher du soleil dans la vallée de la rivière Montmorency. »

Donc, on a eu la forêt, mais il n'y avait pas de route, pas de camp pour loger les gens. Alors, il nous a fallu recommencer les démarches cette fois-là auprès du ministère de l'Éducation pour trouver de l'argent pour bâtir un chalet. On a obtenu trois cents mille dollars pour bâtir le pavillon. On a engagé un architecte et, là, il y eut une sérieuse discussion. Certains insistaient pour avoir un pavillon bâti comme les maisons d'autrefois, mais d'autres insistaient pour avoir un pavillon qui nous traduirait, nous, qui sommes des gens modernes. Remarquez bien que c'est très relatif, étant donné mon âge! J'ai dit aux architectes: « Vous allez trouver une formule moderne. » On a aussi décidé de trouver un endroit pour qu'il y ait un maximum de lumière et de chaleur. Il fallait orienter l'édifice pour que, quand le soleil sort des montagnes – et il y a des montagnes de trois mille pieds, mille mètres de hauteur –, il y ait du soleil dans l'édifice pour ne pas qu'on subisse toujours le froid. Alors, l'architecte a eu l'idée de bâtir l'édifice en cercle,

comme les anneaux de croissance des arbres, ce qui nous permettait d'avoir le maximum de soleil, étant donné l'angle de la montagne derrière, et d'apercevoir le coucher du soleil dans la vallée de la rivière Montmorency.

Pour bien situer le pavillon, trouver l'endroit exact, qui correspondait à ce concept, Roger Gosselin, avec l'architecte, est allé coucher sous la tente au mois de février, en raquette. Or, des plans sont sortis, une maquette est sortie. C'est Roger Gosselin qui s'occupait de la construction. Nous, on était assez loin de cela. Ça a été conçu comme une école d'enseignement pratique de la foresterie, mais avec un plan d'aménagement ouvert, par exemple pour la cynégétique.

Je dois mentionner que, quand l'édifice a été bâti, il a fallu construire des accès à la forêt. Un programme de construction de routes forestières a été voté. M. Boutin, qui était sous-ministre à ce moment-là, nous avait fait obtenir des octrois qui nous ont permis graduellement (ça a pris trois ou quatre ans) de bâtir la route qui fait le circuit. Ça a coûté passablement d'argent.

Quand nous faisons de l'exploitation, nous vendions du bois, principalement à l'Anglo et ensuite à Beupré. Ça rapportait environ cent ou cent vingt-cinq mille dollars par année à l'Université Laval, de sorte que ça payait une partie des frais de l'université et du maintien de la forêt parce que nous avions un cuisinier et qu'il fallait payer pour chauffer ça.

Ça a été le lieu de réunions importantes parce qu'il y avait une tradition que M. Porter avait commencée et que j'ai poursuivie, si j'ose dire, religieusement par la suite: c'est

que, depuis que nous étions là, chaque année, le doyen de la faculté invitait des doyens, des ministres, etc. à une réception, un banquet, à la Forêt Montmorency, au mois d'octobre à peu près, avant que les grandes neiges prennent. Ça a été le lieu, pendant la grève, de réunions spéciales de tout le conseil universitaire, au mois de janvier.

SHFQ: Mais pourquoi ça a pris onze ans à signer le contrat d'affermage avec le gouvernement? Il semble y avoir eu une querelle entre la faculté, l'administration de l'université et le gouvernement...

AL: Dans le fond, quand vous arriviez avec l'idée d'une forêt expérimentale, tout le monde était d'accord. C'est le bon sens même. Qu'on ait une petite forêt où l'on voulait former des ingénieurs forestiers pour aménager des cents milles carrés de forêt et une industrie qui rapportait des millions et des millions à la province de Québec n'était pas quelque chose d'exagéré. Mais quand on arrivait dans le concret et qu'on disait: « On va prendre telle forêt et il nous faut tant d'argent », les esprits n'étaient pas ouverts de la même façon qu'aujourd'hui.

À Forêt Montmorency, nous avions une forêt de sapins. Les forêts que nous coupions étaient arrivées à maturité, des forêts de soixante-dix ans qui avaient été laissées là pour l'Anglo parce qu'elles avaient juste trente ans au moment où la compagnie avait fait la coupe à blanc, dans les années 1930-40. Pour avoir la conscience en paix du point de vue de l'aménagement, la première coupe qu'on a faite dans la limite sud était une coupe partielle. On a sorti le bois et, trois jours après, le peuplement complet était par terre. Le vent

l'avait renversé. On est donc arrivé à la conclusion que faire de la coupe partielle dans des peuplements de soixante-dix ans, ce n'était pas la bonne chose à faire. On a donc exploité par coupe à blanc. Mais je voulais avoir une justification de cela. Les gens disaient : « Comment, vous avez une forêt et la première chose que vous faites est une coupe à blanc ? ! » On a récolté ces peuplements-là. À ce moment-là, ça ne payait pas totalement les dépenses. Le restant était pris sur le budget de la faculté.

SHFQ : Quand vous avez acquis la forêt Montmorency, c'était une jeune forêt. Comme l'université voulait que vous vous autofinanciez, comment pouviez-vous rentabiliser les coupes quand vos tiges étaient de petite dimension ?

AL : La première chose qu'on a faite, c'est un inventaire complet de la forêt Montmorency. On a sorti tous les peuplements qui avaient atteint maturité. On a calculé la possibilité de la forêt, qui était de dix mille cordes. On a exploité ces peuplements-là et on a vendu ces dix mille cordes-là qui nous rapportaient cent, cent vingt-cinq mille dollars toutes dépenses payées. Par la suite, on a obtenu un certain nombre de crédits pour faire des coupes partielles dans des peuplements de quarante ans, cinquante ans.

Quand on a pris la forêt Montmorency, elle donnait un rendement de 0,6-0,7 mètre cube à l'hectare.

SHFQ : Aujourd'hui, le rendement est de 2,3 mètres cubes à l'hectare. Si vous avez augmenté de cette façon-là, c'est qu'il y a eu une réussite. Est-ce qu'on était conscient de ça à l'université ?

AL : Bien oui, mais vous savez, l'université est formée de spécialistes qui se regardent tous le bout des orteils. J'ai été trente-cinq ans à l'université, je n'ai jamais eu de contrat avec l'université, j'ai été doyen, je n'ai jamais été agacé, je n'ai jamais eu de bâtons dans les roues. J'étais absolument libre. Il y avait un abbé sur le conseil universitaire au temps où j'étais doyen, et il nous appelait les « barons ». On était ni plus ni moins des barons. On n'exerçait pas de droit de péage sur les ponts, mais quand même !

« Il y avait un abbé sur le conseil universitaire au temps où j'étais doyen, et il nous appelait les "barons". »

SHFQ : Est-ce que les professeurs faisaient aussi de la recherche ?

AL : Oui. Ceux qui étaient dans le Département de l'exploitation et dans le Département de l'aménagement faisaient des expériences de sylviculture et de fertilisation. Il se faisait toutes sortes d'expériences. On a essayé autant que possible de faire entrer des gens de différents groupes pour qu'il y ait une polyvalence des biologistes, évidemment, dès le début. Ça allait bien. Il y avait le directeur. Le premier était Roger Gosselin. Roger, lui, vivait de ça, il rêvait de ça. C'était un gars qui adorait d'abord la nature et la manipulation de la forêt. Au fond, la forêt expérimentale, c'est d'apprendre à manipuler la forêt. ■

LA VIE COMMENCE EN FORÊT



C'est pourquoi Domtar gère cette précieuse ressource et toutes ses exploitations de façon responsable.


Domtar

Tout débute sur papier.®

www.domtar.com